

Miss Graffiti

Siegfried

Number 63, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13893ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Siegfried (1995). Miss Graffiti. *Moebius*, (63), 103–110.

Miss Graffiti

Siegfried

«C'est un trip de pédophile, pas question que je m'y prête.» C'était hier soir, juste avant que je ne quitte. Ses yeux gardaient un éclat lubrique, malgré l'indignation qu'un détecteur Geiger aurait pu lire.

«Pas rapport ! Je ne t'ai pas demandé de te prendre pour une enfant prépubère. Tout ce que je veux, c'est une nudité totale. À poil, mais sans poils.» En disant cela, j'observais son triangle céleste, encore humide de nos ébats. Une broussaille que je désirais lisse, pour une fantaisie bien à moi.

«Pas question ! De toute manière, j'haïis ça me raser, tu le sais. C'est pas après avoir arrêté pendant trois ans de me torturer les jambes que je vais recommencer à le faire juste pour monsieur !»

«C'est pas la question. Tu le sais bien que j'aime ça, tes jambes... C'est pas comme si je te demandais de le faire tout le temps. Juste une fois, ça peut pas être si pire...» Et je lui souriais de toutes mes dents, le plus charmeur possible.

Elle m'a souri, s'est approchée de moi qui me rhabillais pour cause de métro tardif et m'a embrassé dans le cou, tout en glissant sa main dans le jean que je m'apprêtais à fermer. Pas de réaction de ce côté-là, malgré le plaisir de sa caresse. Normal, on y avait déjà mis les bouchées doubles.

«Bon, c'est d'accord.» Je n'étais pas étonné. Dans le fond, elle était toujours prête à essayer du nouveau. «Mais à la condition que tu fasses la même chose.»

«J'en avais fermement l'intention...» Elle est restée un peu songeuse, tout en retirant lentement sa main de ma culotte. Évidemment, puisque je ne lui avais rien dit de mon projet, elle ne pouvait savoir à quoi s'attendre. La surprise faisait partie de l'idée.

— Alors tu veux que je fasse ça pour quand ?

— Jeudi ?

Elle a fait la moue.

— Est-ce qu'on se voit avant ?

— Je ne penserais pas. Il faut que je finisse de préparer un projet qu'on m'a commandé.

— Ah... jeudi ? Pourquoi pas. Tu viendras vers quelle heure ?

— Je t'appellerai. Faut que j'y aille...

Je l'ai embrassée sur la bouche et elle a fait durer ça le temps d'un échange linguistique. C'est quand même difficile de me séparer de son corps nu, encore chaud. J'ai passé ma main entre ses cuisses velues. C'était un peu collant et elle a soupiré sur ma langue, le temps que mes doigts dérapent un peu. N'empêche que je n'étais pas encore arrivé au métro ! J'ai donc fermé la porte sans un regard vers Freyda, de peur d'être transformé en statue de sel par la vision de ses seins aux pointes encore durcies. Dommage, je ne pouvais pas rester cette nuit. La vie d'un poète est ainsi mal faite.

J'ai rencontré Freyda Nemiroff sur le mur de Berlin. Près des remparts, l'année avant sa destruction définitive. C'était une nuit d'été. Elle avait à la main une bombonne de peinture en aérosol, portait des bermudas kaki et une chemise à fleurs fripée recouvrant une camisole un peu déchirée. C'est comme ça qu'on s'est connus, aux abords d'une mer de graffitis, chacun tentant d'y ajouter le sien. Je m'étais promis que je ne quitterais pas l'Allemagne sans y semer mon grain de sel. J'avais déjà un petit poème en tête, ma bombonne de peinture était dissimulée dans un thermos que j'avais vidé de son contenu calorique et enfoui au fond d'un sac à bandoulière tout ce qu'il y a de plus anonyme. Elle, elle était là avec son pulvérisateur, en train de perforer sa pensée contre le mur, sans discrétion, sans secret, sans

pudeur. Quand elle m'a vu arriver avec mon regard farouche, elle a terminé son graffiti avec défiance. Les mots qu'elle traçait n'étaient pas pour mes yeux. J'eus beau les lire, je ne reconnaissais pas la langue. Je suis un polyglotte handicapé à mes heures, je n'ai réussi à retenir que mon propre langage. Encore faut-il que je l'utilise sur papier à tous les jours, sinon il s'échappe par le petit bout de la lorgnette.

Moi, je n'ai pas laissé ma marque sur le mur de Berlin. Ça aurait été à la sauvette, timidement. J'aurais abandonné mes mots à la dérive pour un rien. Elle, avec sa manière audacieuse, avait fait bien plus. Alors, pour compenser ma lâcheté, je l'ai accostée avec désinvolture et nonchalance, souhaitant faire en sorte que son audace rejaille un peu sur moi. Je lui ai offert un verre. Qu'est-ce qu'on offre d'autre à une inconnue ? Je connaissais un peu l'allemand, que j'ai d'ailleurs forcément oublié depuis. Je l'ai invitée, elle a accepté, de la même manière qu'elle s'attaquait au mur, sans gêne. Méfiante, peut-être un peu. On a pas mal bu, dans un bar tout près de là, à l'abri des milices. Alcool ou non, elle était volubile, et dans ma langue en plus, parce qu'elle connaissait bien le français. Elle en avait long à dire. Jamais on ne s'est enlisé dans des silences embarrassants qui nuisent à ce genre de rencontre. Elle avait à son actif un père juif et une mère russe, à son passif un passé dans l'Est dont elle n'avait rien à conserver. Ses mots, c'est en yiddish qu'elle les écrivait. Elle portait une étoile de David au cou, même si, à ses dires, c'était la foi des autres.

Pendant qu'elle alimentait la conversation, je me suis surpris à me dire que oui, ce serait bien de terminer la nuit ensemble. Elle avait un visage agréable, de jolis seins, camouflés par la chemise mais serrés par la camisole. Ses jambes, que les bermudas laissaient voir, étaient un peu poilues, de beaux poils lustrés et longs. Loin de me répugner, ce détail me fascinait, m'excitait presque. Au point que, quand j'ai osé glisser ma main sur la naissance de sa cuisse, près du genou, et qu'elle n'a pas protesté, j'ai failli défaillir. J'imagine qu'elle ne me jugeait pas trop mal, puisqu'on a fini de digérer nos bières dans un parc public, à l'abri des regards. Tout le long de nos caresses, je voyais l'étoile de David briller à son cou, réceptacle des proches réverbères. J'ai particulièrement pris plaisir à toucher, à lécher ces jambes insolites, aux poils fins. Des poils qui semblaient se rassembler au milieu, ou alors être tombés

pêle-mêle, ici et là. Ça l'a surprise parce que, d'habitude, ou les mecs les ignoraient, ou ils n'en étaient pas particulièrement ragoûtés. Ça lui a plu, aussi. Après tout, c'était son droit de ne pas faire rase-mottes sur ses membres.

Les quelques jours que j'ai passés à Berlin par la suite, c'est avec elle que je les ai écoulés. Et puis quand j'ai quitté le pays, je lui ai donné mon adresse, lui enjoignant de venir me visiter un de ces quatre.

Deux ans plus tard, surprise, surprise, elle débarque chez moi. Toujours les mêmes jambes à faire pâlir un chauve. Le même sourire audacieux. Elle tombait bien, j'étais seul depuis quelque temps. Je lui ai souhaité la bienvenue par de longs baisers. Des fois, les rencontres de voyages, quand on se revoit, c'est décevant. Pas elle. C'était bien Miss Graffiti qui me revenait, des projets plein le lit, le goût de tout essayer, forte d'une thèse selon laquelle elle pourrait se libérer de ses lubies intérieures par le parachèvement de toutes les latitudes de l'amour physique. Je me suis prêté au jeu, pourquoi pas. J'avais sûrement un petit démon ou deux à exorciser. Et puis il y avait une telle urgence dans son désir qui me stimulait continuellement. L'urgence a duré presque tout un été.

Je suis le veau d'or. Je suis des sacrificiants qui déjouent les plans de Moïse, qui coulent les bijoux précieux dans un veau profane, lisse de métal, sans impureté pileuse aucune. Le rasoir glisse sur ma poitrine, enlevant toute trace de parenté simiesque. Le haut de mon sternum n'est pas habitué à sentir tant d'air sur tant de surface. Mon plexus solaire est maintenant en train de perdre son isolant. La cérémonie de la calvitie induite se poursuit au son d'une musique planante. Je n'ai surtout pas besoin de sursauter, d'autant plus que la victime suivante de mes incisions superficielles sera la base de mon pénis. En prévision de quoi mon téléphone est débranché.

Mon projet avance : suite de poèmes charnels, suite d'incisions dans la chair érogène. C'est ce qui marche, maintenant, mon éditeur me l'a affirmé. Il m'a garanti une reconnaissance automatique si je daignais sortir de mes chemins tortueux habituels le temps d'un ouvrage érotique. Freyda ne pouvait tomber mieux avec ses rêves de rédemption phantasmique. Seul, je ne crois pas que j'aurais pu créer

autant de... C'est pour ça que je ne reste jamais à coucher chez elle. L'inspiration, les mots coulent comme les éjaculations, avec juste un petit décalage horaire.

C'est maintenant délicat. La peau au-dessus du pénis est sensible. J'y ai déjà appliqué une crème hydratante, et j'en ai une autre pour réduire les risques d'irritation. Ça va. En quelques minutes et quelques coups délicats disparaissent tous les vestiges de ma puberté. Sauf l'érection naissante, bien sûr. Évidemment, à se tripoter comme ça, il y a de quoi réagir. Mais pas de gaspillage. Je n'ai pas beaucoup de temps pour terminer mes préparatifs de ce soir, pour écrire mes poèmes. *Graffitis de chair* sera le titre. J'en ai la moitié d'écrit. Mon éditeur trouve que c'est bon mais qu'il y manque quelque chose. Il m'a expliqué : « Quelque chose qui aille chercher toute l'intensité du moment et de l'hésitation, tu vois, coco. » Ce soir, je réaliserai l'autre moitié du recueil et je toucherai cette intensité. Après coup, je pourrai coucher chez Freyda, prendrai plaisir à me vautrer dans la chaleur de ses draps et de son sommeil.

Plus que le dessous du scrotum et ce sera terminé de cette partie des préparatifs. Sans bavure sanglante, heureusement. Par contre, le vrai travail reste encore à faire.

La chambre est sombre, seules les lumières de la rue rampent sur son corps. Ce sera suffisant. Elle m'attend, couchée sur le lit, conformément à mes instructions. Je lui ai téléphoné un peu plus tôt pour l'informer de sa participation à mon projet. D'ailleurs simple, car ce soir les rôles seront fixes pour une partie de la nuit. Elle recevra, je donnerai.

Je retire mes vêtements. Me dénude sous ses yeux anxieux. Il y a peut-être une demi-heure qu'elle attendait là mon arrivée, peut-être moins. Elle ne sait pas vraiment à quoi s'attendre. Je me déshabille et expose mes totems. De sa position horizontale, elle ne peut pas vraiment m'apercevoir, je ne suis pas dans le champ de l'halogène sans gêne du parc voisin. Je laisse la nuit infuser les totems de mon corps, me prépare pour le rituel. J'ai dans la main une plume de coq, obtenue à prix d'or d'un ami vivant dans un quartier haïtien. Prétendument arrachée à un coq sacrifié dont le cou aurait été aspergé des sucs sacrés d'une officiante. Elle est un peu rêche, cette plume, la pointe en est aiguisée et tranchée, pour que l'encre coule bien. Pour la première fois,

mes outils, l'encre et la plume, m'accompagneront autrement qu'en pensée.

Je m'approche du lit où Freyda me sourit. J'entre dans la lumière comme le veau d'or apparaît devant les yeux de Moïse, mais elle ne prend pas peur. Les yeux interrogateurs peut-être un peu, en notant les totems qui ornent mon corps. Ça m'a pris tout l'après-midi, elle est mieux de ne pas en rire.

Je dépose mes outils, ce n'est pas encore le moment, il me faut d'abord boire l'élixir. L'élixir magique, celui qui me donnera le pouvoir des érections et des orgasmes sans fin, qui me donnera la clé des mots qui tranchent la jouissance. Tout commence donc par un long baiser que Freyda attendait avec joie. Ses mains glissent sur les poissons magiques gravés dans mon cou et descendent le long des chutes de jouvence qui ornent mes côtes. Sur mes épaules, des serpents se collent contre les siennes et rapidement, au milieu de mon corps, le pieu qui servira de stylo se dresse. Je vais d'abord graver en dedans, aller chercher l'émotion, pour ensuite l'écrire partout sur elle. Mes mains décorées de griffes félines descendent sur son ventre et découvrent la nudité qui pare sa plaine céleste. Ici le feu du ciel a passé mais nous y ferons couler la rivière pour y planter les mots. Rapidement, je la pénètre et m'y vautre doucement, mais sans patience, puisque ce ne sera que le début. Ses seins déjà tentent de traverser ma poitrine au visage d'ours. L'aigle qui entoure ma verge vole vers son plaisir et n'attend plus que de libérer l'élixir. Voilà qu'il vient, alors que Freyda soupire doucement, pas de cris parce qu'on ne fait que préparer ce qui viendra plus tard. Déjà s'écoule le sperme dans son antre et s'épanche l'encre dans son âme. La préparation magique est faite. Il ne reste qu'à consommer l'élixir dans son Graal doré. Je colle mes lèvres aux siennes une dernière fois, plonge vers son vagin et y enfonce ma langue pour bien y mijoter le jus de nos jouissances. Elle me laisse aller, réceptive à tout plaisir, à toute expérience.

Après quelques moments, alors que Freyda commence à crier ses soupirs, coule l'élixir dans ma bouche. Comme une citronnelle salée, le liquide épais et trouble s'écoule et je le bois avidement au son du plaisir de Freyda. Chaque goutte avalée laisse derrière elle une traînée piquante et douce dans mon gosier. Freyda hurle et je continue à recueillir chaque goutte avec ma langue, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et me supplie d'arrêter un moment, qu'elle

respire. Avec elle, je sais que ce n'est qu'une pause, elle en voudra encore. Mais j'ai l'élixir en moi et je me sens maintenant le pouvoir des mots magiques, grâce à l'aide de mes totems. Mon aigle se dresse droit et veut encore prendre son essor, mais ce n'est plus le moment, je dois le retenir et m'en servir comme d'un moteur.

Je tends la main vers la table de nuit et saisis la plume et le pot d'encre. Je vais y chercher le jus des mots et me prépare à les graver sur Freyda qui repose son corps un moment. Je commence sur son sein droit qui pointe un mamelon accusateur. La plume crisse sur la peau, Freyda se tortille, mais me laisse faire. Des mots et des phrases sortent l'un après l'autre, dans l'ordre et le désordre. J'ai le pouvoir, j'ai l'élixir, l'aigle me guide et mon érection s'enhardit à chaque nouvelle lettre et à chaque nouveau gémissement de Freyda. Après le sein droit, le gauche ; puis le ventre devient mon papyrus. Je descends jusqu'à son pubis nu et j'y grave encore et encore le poème de son corps que l'élixir m'inspire. Pendant ce temps, elle a saisi mon pénis avec sa main et le frictionne doucement, excitant l'aigle à s'envoler encore plus. Je le retiens autant que je peux, le temps passe, les mots me gavent, j'approche de la fin du poème. Je sens le pouvoir de l'élixir qui réduit, je sens la force des totems qui me quitte. Les derniers mots deviennent difficiles à extraire, je n'ai plus la force, je m'abandonne, c'est fini. Les frictions de Freyda ne sont plus que d'infimes caresses, juste sous le gland, qui font monter à chaque pression un peu plus de sève. Mais j'ai fini. Le poème est gravé. Je me laisse tomber sur le dos et la main de Freyda se double maintenant de petits coups de langue, légers, si légers que je ne les sens presque pas, seulement l'écho de ma jouissance qui les étouffe. Et tout à coup, elle avale le gland et elle plaque la langue sur la hampe et y colle un long baiser, une longue caresse qui explose dans mes testicules et me fait oublier le poème, l'élixir, la vie et même Freyda pendant une seconde magique.

Elle s'allonge sur moi et partage ce baiser qu'elle m'a donné ; ça n'a plus d'importance, le poème est terminé. Il ne restera qu'à le transcrire demain, après avoir dormi.

Je passe une merveilleuse nuit. Collé contre cette chaleur humaine, même en été, on dort tellement mieux. La

poésie est une maîtresse bien exigeante ; je suis heureux qu'elle m'ait laissé cette nuit de repos et de bien-être. Je l'ai bien servie hier soir, je crois le mériter. C'est mon éditeur qui va être content, pas vrai coco ? À peine éveillé, je passe les bras autour de ma compagne pour l'embrasser avant de me mettre au travail, à la retranscription de son corps.

Je ne rencontre qu'un oreiller. Où est-elle ? Je m'assois d'un bond. Où est-elle ?

La chambre est petite et le soleil y est comme chez lui. Je ne vois pas Freyda. Je crois l'entendre chantonner. Je me lève et me sens pris de vertiges. Comme si tous les totems de mon corps se sauvaient d'un dieu vengeur. Où est-elle ? La panique qui me fait ouvrir la porte de la salle de bains comme on brise un veau d'or devant une montagne, alors qu'un pressentiment me tenaille.

Un nuage de chaude humidité m'accueille. Elle est là, souriante, radieuse après sa nuit de sommeil. L'air étonné de me voir ce visage épouvanté, défait. Son corps est tout propre, blanc, ruisselant de la douche qu'elle vient de prendre.